

matière médicale et s'intitule *Ḥadīqat al-azhār fi charḥ māḥiyat al-ʿuchb wa l-ʿaqqār*, « Le parterre des fleurs », explication des qualités des herbes médicinales et des drogues ; il a l'avantage de nous renseigner non seulement sur les produits récemment importés — telle la noix de kola — mais aussi sur l'existence et le lieu de récolte d'un certain nombre de plantes indigènes. Al-Ghassāni a parcouru le Maroc, peut-être à la suite du sultan, et raconte qu'il a cueilli le *ḥalḥāl*, la lavande stoechas, près du tombeau de Moulay Bou 'Azza, la poire sauvage dans la forêt de la Mamora, le *chīḥ* (*Artemisia Herba alba* Asso.) dans les steppes de Debdou. Il cite le nom de son père, déjà versé dans les sciences naturelles, à propos du *Berberis* qu'il a vu chez les Beni Zehna, à l'Est de Fès.

Mais il y a quelque chose de plus curieux dans la *Ḥadīqa*, c'est une sorte de classification à trois degrés, en *jins* (genre), *nū'* (espèce) et *ṣanf* (variété), certes pas toujours régulière, mais qui n'en constitue pas moins pour l'époque — si tant est qu'al-Ghassāni ne l'ait pas prise ailleurs — un essai vraiment intéressant. J'ai été surtout frappé, en l'étudiant (1), de l'emploi ou même la création de pluriels désignant des groupes naturels de plantes : *kulūkh*, les fêrules (c'est-à-dire les grandes ombellifères) ; *chīḥāt*, les armoises ; *ṣa'ātir*, les thyms, etc., premier pas vers la conception des familles de végétaux.

Je pourrais m'arrêter ici et conclure sur cette impression favorable, car, après al-Ghassāni, la botanique n'est plus guère cultivée au Maghrib. Au xvii^e siècle, le poème d'Ibn Chaqrūn de Meknès, la *Chaqrūniya*, bien connue ici, sur les principaux aliments envisagés au point de vue de l'hygiène, ne fait guère que nous énumérer les fruits et légumes courants des vergers et jardins marocains. Au xviii^e siècle, nous avons l'ouvrage de matière médicale d'un algérien, 'Abd ar-Razzāq, le *Kachf ar-rumūz* ou « révélation des énigmes », important pour les philologues, en raison des nombreux synonymes arabo-berbères de noms de plantes que l'auteur nous cite.

Je veux pousser cependant plus loin et arriver jusqu'à la seconde moitié du xix^e siècle. Le sultan Moulay al-Ḥasan ayant remarqué les dispositions pour les sciences d'un jeune chérif de son entourage, 'Abd as-Salām b. Muḥammad al-'Alamī, lui avait donné les moyens d'aller faire des études modernes à l'École de médecine du Caire. Cette école a été fondée en 1827 par un Français, le Dr CLOT, devenu CLOT-BEY, appelé en Egypte par le khédive Méhémet 'Alī. Revenu au Maroc, al-'Alami accompagna Moulay al-Ḥasan dans son expédition du Sous, ainsi qu'il le raconte en traitant à son tour de l'arganier, dans un livre qu'il rédigea sur la fin de sa vie, alors qu'il était devenu infirme : *Diyā an-nibrās fi ḥallī mufradāt al-Anṭāki bi-lughali Fās*. Il voulait, en effet, mettre à la portée de ses compatriotes le traité du « *cheikh* » Dāwūd, qui

(1) *Mémorial Henri Basset*, Paris, 1928, t. II, pp. 198-206.